

CULTE à l'occasion de la fête nationale

11 juillet 2021

Matthieu 28, 16-20

« 16 Les onze disciples se rendirent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait indiquée. 17 Quand ils le virent, ils se prosternèrent ; certains d'entre eux, pourtant, eurent des doutes. 18 Jésus s'approcha et leur dit : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. 19 Allez donc auprès des gens de tous les peuples et faites d'eux mes disciples ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, 20 et enseignez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et sachez-le : je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

Chères sœurs et frères,

L'Evangile de Matthieu se termine curieusement : à la différence de Luc qui nous raconte l'ascension du Christ de manière très vivante et descriptive, presque photographique, ici, tout se termine, sur la montagne du rendez-vous final, par quelques paroles essentielles du Christ, en trois phrases.

De ces trois phrases qui terminent l'Evangile, je voudrais retenir et commenter trois expressions : « toute autorité m'a été donnée », « baptisez-les » et « je suis avec vous »

« Toute autorité m'a été donnée » : L'autorité, un mot qui de nos jours a mauvaise presse. Les autorités de toute nature sont contestées, de l'autorité parentale à l'autorité gouvernementale, en passant par l'autorité des enseignants ou celle des juges, pour ne pas parler de celle des pasteurs. L'aspiration à la liberté et à l'autonomie semble être universelle. Dans le même temps, les régimes autoritaires se multiplient dans le monde et le pouvoir des médias et des grands groupes multinationaux a augmenté comme jamais. Mais le pouvoir, précisément, ce n'est pas l'autorité : fait autorité ce qui est légitime, reconnu, c'est-à-dire accepté, voire donné ou confié à celui ou celle qui l'exerce.

« Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » : l'affirmation du Christ a de quoi faire sourire quand on prend conscience de la discrétion et de la modestie de la scène : on est sur une colline dans un coin perdu de la Palestine, il n'y a là ni armée qui marche au pas, ni chars, ni foules en délire, seulement quelques disciples, dont certains d'ailleurs sont en proie au doute.

« Toute autorité » : mais de quelle autorité s'agit-il donc ? Pas en tous cas de celle des grands de ce monde, l'autorité de la politique ou de l'économie, ni même celle de la science ou de la religion. Cette autorité, c'est celle de la vie plus forte que la mort, celle de l'amour qui dépasse toute haine, celle de la paix qui vient à bout de toute violence. Un rêve, une utopie aux yeux des humains, qui classeraient plutôt Jésus du côté des rêveurs, des poètes, ou des chansonniers. Mais l'autorité du Christ ressuscité est une autorité donnée, donnée par le Père au Fils bien-aimé, et c'est une autorité reçue, reçue et acceptée par celles et ceux qui se mettent à la suite du Christ en devenant ses disciples.

Cette autorité qui semble si loin des réalités quotidiennes pour beaucoup de nos contemporains est pourtant celle qui depuis 2000 ans déclare heureux les pauvres, les doux et les affamés de justice, redresse des vies brisées, redonne espoir aux désespérés, rend leur dignité aux humiliés. Et cette autorité peut même ébranler les pouvoirs totalitaires de ce monde. Souvenons-nous à cet égard de l'interdiction, sous le régime nazi, de fêter l'Ascension. Etonnant, non ? On sait que l'intention des nazis était d'anéantir le christianisme qui n'adhérait pas à son « Führerprinzip » et à son culte du héros. Mais pourquoi ont-ils interdit de célébrer le culte de l'Ascension, ce qui a valu à certains pasteurs qui ont bravé l'interdiction de sévères représailles ? Pourquoi interdire l'Ascension et non Noël ou Pâques, les deux plus grandes fêtes chrétiennes ? C'est que l'Ascension est la fête de la Seigneurie universelle du Christ, de ce Christ qui déclare que toute autorité lui a été donnée au ciel et sur la terre. Une autorité donc qui conteste par nature celle du Führer, du guide suprême qui revendique lui aussi toute autorité. Le roi Hérode l'avait déjà compris lorsqu'il a ordonné le massacre des innocents, alors que Jésus n'était encore qu'un bébé vagissant dans ses langes.

L'autorité conférée par Dieu au Christ, sa seigneurie universelle est alors un message libérateur pour toutes celles et ceux qui se placent sous son égide : si « toute autorité » est donnée à un tiers, le Christ, sur lequel personne n'a prise, alors tous les pouvoirs qui revendiquent l'autorité suprême, qu'elle soit politique, sociale ou économique, sont relativisés et peuvent être contestés lorsqu'ils deviennent abusifs. Reconnaître l'autorité suprême au Christ seul, c'est faire de tous les humains des sœurs et des frères égaux en droit et en dignité. L'exercice de toute autorité, qu'elle soit parentale, patronale, médicale, scientifique ou religieuse est alors relativisée, parce que référée et soumise à une autorité autre, que nul ne peut annexer ou instrumentaliser.

« Baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint » : le baptême dont nous faisons mémoire en ce 6^e dimanche après la Trinité est le signe qui exprime cette autorité reconnue au Christ : il exprime la volonté du baptisé ou de ses parents de suivre le Christ dans l'humilité de sa souffrance et de sa mort et dans l'espérance de la résurrection. La noyade symbolique est suivie de l'émergence symbolique du baptisé pour une vie nouvelle. Cette vie nouvelle n'est pas une expérience ponctuelle ou émotionnelle, elle signifie persévérance dans le cheminement avec le Christ : « Enseignez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai commandé ». C'est à la fois une grâce, un cadeau gratuit, mais c'est aussi une exigence, un effort à consentir. C'est là d'ailleurs, dans cette persévérance et cet effort, que se situe le redoutable défi de la transmission, auquel toutes les Eglises chrétiennes sont confrontées à notre époque.

Accepter de perdre la maîtrise de sa vie, accepter la souffrance et la mort, accepter le temps long de l'écoute et de l'enseignement, pour accéder à la vie en plénitude, cela est contraire aux standards de notre société, une société de l'immédiateté et de l'illusion du « tout, tout de suite ». Dans notre contexte de sécularisation, où les structures et les repères traditionnels semblent s'effacer, ou la démocratie est peut-être davantage menacée par l'indifférence et l'abstention que par les partis extrêmes, on peut avoir le sentiment que Jésus dort, comme dans l'épisode de la tempête sur le lac, où les disciples se sentent abandonnés par le maître. C'est aussi le sentiment qu'a pu donner la pandémie que nous n'avons pas fini de traverser : Dieu s'est-il retiré du monde ? Laisse-t-il les forces du mal et de la mort se déchaîner ?

Ce sentiment d'abandon peut prendre une dimension baptismale s'il devient prise de conscience de notre fragilité, de notre interdépendance, de notre besoin d'être renouvelés, relevés ou ressuscités. Nous ne sommes pas seuls dans cette démarche, même si le Christ a quitté ce monde et ne nous a laissé ni reliques ni lieu saint, seulement une colline de Galilée, la Galilée étant le symbole de la vie quotidienne et profane, une colline où il nous laisse cette promesse : « **Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde** ». Il est parti physiquement, pour que nous n'ayons pas la tentation de le momifier, de l'enfermer dans nos dogmes ou nos structures, fussent-elles ecclésiales, il est parti mais nous laisse son esprit, l'Esprit Saint, qui est libre présence de Dieu en nous. « **Je suis avec vous** », ce n'est pas « Gott mit uns », un Dieu qu'on pourrait annexer ou enrôler pour nos causes humaines, c'est une présence librement offerte et librement reçue, l'histoire d'une rencontre, d'un amour, d'un partage de vie avec le Christ, dans la prière, l'adoration, la fréquentation des Ecritures, mais tout autant dans la rencontre avec le prochain, l'engagement à son service et au service de la justice et de la vérité.

« **Sachez-le : je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde** ». Pas seulement les jours de fête, les jours de joie et d'enthousiasme, les jours de réussite ou de victoire. **Tous les jours**, aussi les jours d'échec, de déprime, de maladie ou de mort. **Tous les jours** : c'est l'humilité du Christ qui chemine à nos côtés, dans nos doutes et nos perplexités, comme à Emmaüs. Luther, vous le savez sans doute, disait que si on lui annonçait la fin du monde pour demain, il irait néanmoins planter un pommier. Suivons donc son invitation, allons sur nos routes, persévérons dans nos engagements pour la justice et la vérité, pour le pardon et la paix : car le Christ marche à nos côtés jusqu'à la fin des temps !

AMEN !

Christian ALBECKER